

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Asie > Vietnam & (avant indépendances) Indochine > Mouvements contre la guerre d'Indochine (Vietnam & Indochine) > **Mai 1968 et la guerre du Vietnam**

Mai 1968 et la guerre du Vietnam

mercredi 15 mai 2013, par [KRIVINE Jean-Michel](#) (Date de rédaction antérieure : avril 2008).

Quand on considère le tableau qu'offre le Vietnam en 2008 (règne de la bureaucratie, corruption effrénée et culte du dollar) on a du mal à imaginer que 40 ans plus tôt, tous les regards de la jeune génération et des révolutionnaires étaient tournés vers ce petit pays qui menait une lutte exemplaire contre le colosse américain. Comment l'intrépidité, l'esprit d'initiative et les proclamations de foi socialistes qui caractérisaient les combattants vietnamiens ont-ils pu aboutir à un aussi pitoyable résultat ?

Certes, le Vietnam a gagné la guerre et son combat, incroyablement difficile, a joué un rôle essentiel dans la floraison d'explosions contestataires qui se sont produites dans le monde à la fin des années soixante. Contrairement aux prévisions marxistes (même trotskistes), le capitalisme ne se porte pas trop mal dans les années d'après-guerre et grâce, en particulier, à la course aux armements provoquée par la guerre froide, il parvient à bouleverser la technologie, à augmenter la productivité du travail, à améliorer nettement le niveau de vie moyen dans les pays développés alors que le chômage demeure très limité. Cependant le système de formation des jeunes ne suit pas et les valeurs régnaient demeurent celles de la société bourgeoise d'avant-guerre. La jeunesse étudiante devient contestataire. En l'absence de grandes luttes de classe dans les pays impérialistes, ce sont les vagues de la révolution coloniale qui vont la stimuler, la convaincre que la pensée marxiste n'est pas à mettre au rebut et que l'URSS n'a plus grand chose à voir avec le socialisme.

Après la victoire de la révolution cubaine à leur porte, les USA mirent tout en œuvre pour enrayer la contagion et endiguer la poussée révolutionnaire partout dans le monde et en particulier autour de la Chine. Il y eut toute une série de coups d'État, plus ou moins fomentés par la CIA, au cours des années soixante (Indonésie, Congo, Brésil, Saint-Domingue), et après la défaite de la France en Indochine, les Américains s'empressèrent de prendre sa place laissée vacante au Sud Vietnam et de financer (donc de contrôler) le régime de Ngo Dinh Diem. Par ses méthodes terroristes et dictatoriales celui-ci provoqua la levée d'une résistance populaire que les communistes locaux encadrèrent au moyen d'un Front de Libération Nationale (FLN) créé en 1960. Malgré les milliards de dollars US qui lui furent généreusement octroyés, Diem fut tellement impuissant et discrédité que ses protecteurs américains organisèrent son assassinat le 1 novembre 1963. Ses remplaçants ne furent pas plus heureux dans leur guerre contre le FLN, maintenant largement soutenu par le Nord. Devant le risque d'un effondrement complet de leur allié et de la prise de contrôle du Sud par les communistes, le président Johnson décida d'intervenir militairement.

A la suite d'une provocation en mer (« l'incident » du golfe du Tonkin), en août 1964, la 7^e flotte US se mit à canonner et à bombarder la côte nord-vietnamienne puis des nuées de B-52 (les plus gros bombardiers de l'époque) quittèrent leurs bases au Sud Vietnam pour pilonner le Nord en se rapprochant de plus en plus de Hanoi. En même temps des fantassins US débarquaient par dizaines de milliers dans le Sud. Ils devaient atteindre le chiffre d'un demi-million.

La guerre américaine fut véritablement criminelle et prouve encore une fois qu'on peut disposer d'un régime relativement démocratique sur le plan intérieur et se comporter de façon inhumaine et terroriste vis-à-vis de peuples considérés comme « inférieurs » : massacres, napalm, bombes à billes antipersonnel, défoliants, furent très largement utilisés cependant que la plupart des bâtiments du

Nord étaient rasés (à l'exception de ceux de Hanoi).

A l'opposé, la façon dont le peuple vietnamien, étroitement encadré par le PC (appelé PTV, parti des travailleurs du Vietnam), sut résister à l'escalade et finalement la rendre inopérante, donna un exemple inouï qui inspira non seulement d'autres mouvements de libération nationale mais également des secteurs de la jeunesse et du mouvement ouvrier dans les pays développés.

Ici je souhaite livrer quelques souvenirs personnels. En novembre 1966 se tint la première réunion du « Tribunal international contre les crimes de guerre commis au Vietnam », encore appelé Tribunal Russell, du nom du célèbre philosophe anglais qui accepta de le parrainer. Son but était « *d'établir sans crainte de quiconque ni à la faveur de qui que ce soit toute la vérité sur cette guerre* ». Vingt-six témoins de différents pays furent envoyés au Vietnam. En tant que chirurgien, j'ai eu la possibilité de séjourner du 17 février au 23 mars 1967 dans le Nord Vietnam, puis, avec mon collègue médecin Marcel-Francis Kahn et le cinéaste Roger Pic, du 16 au 30 septembre 1967 dans les zones libérées du Sud, non loin de Tay Ninh.

Comme j'étais encore membre du PCF (bien que déjà trotskiste....) et comme le PCF était jugé très sévèrement par les communistes vietnamiens à cause de sa mollesse pour appuyer leur combat (et de son soutien du bout des lèvres au tribunal Russell), les responsables vietnamiens me donnèrent une chance inespérée : me faire descendre jusqu'au 17^e parallèle (la ligne de démarcation entre le Nord et le Sud). De cette équipée passionnante je retirais deux impressions prédominantes.

En premier lieu, la sauvagerie des bombardements US n'avait aucune limite. Après avoir quitté la capitale, j'ai dû constater que jusqu'au 17 parallèle, pas un bâtiment en dur n'avait été épargné par l'aviation américaine. Je devais enquêter notamment sur l'usage des bombes à billes et du napalm ainsi que sur les bombardements d'établissements hospitaliers. On m'a conduit dans tous les hôpitaux de province et dans plusieurs hôpitaux de district. Ils étaient tous marqués de larges croix-rouges et situés le plus souvent hors de la ville. Tous avaient été bombardés à plusieurs reprises, rasés et j'ai rapporté du carrelage de bloc opératoire recouvert de flaques de napalm. Il en allait de même des écoles et des habitations. Au Sud nous avons interrogé beaucoup de témoins qui nous ont détaillé les ratissages, bombardements, défoliations, opérés par les Américains et leurs protégés.

Mais en même temps nous avons été les témoins du formidable élan de la population pour résister et chasser l'envahisseur. J'ai pu observer admirativement comment la vie s'organisait sous terre dans les zones les plus bombardées du Nord : les écoliers étudiaient dans des tranchées, la tête recouverte d'un chapeau de paille tressée pour les protéger des billes, les hôpitaux décentralisés fonctionnaient en sous-sol et les salles d'opération souterraines étaient éclairées avec des phares de vélo, les magasins et les salles de réunion étaient creusés dans le sol. Nous circulions de nuit en command-car et, de même que tous les camions empruntant la « piste Hô Chi Minh » pour rejoindre le Sud, nous ne disposions comme éclairage que d'une petite ampoule fixée sous le moteur. De chaque côté de la route des bâtons blancs étaient échelonnés tous les dix mètres, et la lampe permettait de constater que nous demeurions entre les bâtons, donc sur la route. Des équipes veillaient à ce que celle-ci demeure praticable. Une mobilisation populaire était indispensable pour aboutir à un tel résultat. D'autant qu'il fallait surveiller à intervalles réguliers des lanternes, placées elles aussi le long de la route. Lorsque la feuille de bananier qui la recouvrait était remplacée par une feuille rouge, cela signifiait qu'il y avait un passage d'avions (non entendu avec le bruit du moteur de la voiture) et qu'il fallait s'arrêter et éteindre la petite ampoule sous le moteur. C'étaient souvent des jeunes filles des villages qui s'occupaient de ces lanternes. Dans tous les domaines l'ensemble de la population était ainsi mobilisée et, malgré leur écrasante supériorité technique, les Américains s'y cassèrent les dents.

Un journaliste du *Monde* qui avait d'abord été sur un porte-avions américain me dit un jour à

l'époque : « *Quand on m'a envoyé ensuite au Nord Vietnam, j'y suis allé avec l'idée qu'ils étaient foutus. Vous ne pouvez imaginer la débauche de moyens et d'appareils sophistiqués à la disposition de l'armée américaine. Mais après quelque temps de séjour ici, j'ai changé d'avis. C'est toute la population qui se bat, qui est encadrée et motivée. Contre cela, les Américains seront impuissants* ».

Le Mai 68 français a été provoqué par la guerre du Vietnam. Le 18 mars 1968, une centaine de militants avaient attaqué le siège parisien de l'American Express dans le quartier de l'Opéra (vitres brisées, drapeau américain brûlé). Les flics arrêtent Xavier Langlade, le responsable du service d'ordre de la JCR, qui est étudiant à la faculté de Nanterre. Des arrestations de lycéens ont lieu les jours suivants. Nanterre s'embrase et les étudiants exigent leur libération et occupent la Tour qui domine le campus. Les étudiants seront relâchés mais l'agitation ne cessera plus et de Nanterre gagnera le Quartier latin. Signalons qu'auparavant s'étaient déjà produites de nombreuses manifestations anti-guerre en Belgique, en Allemagne, au Japon et surtout aux USA où les pertes de l'armée américaine ne donnaient aucune envie de se battre aux futurs appelés. En France plusieurs mouvements animés par ce qu'on appelait alors les « groupuscules » développeront des actions parfois spectaculaires avec le slogan « *FLN vaincra !* » qui contrastait avec le timide « *Paix au Vietnam !* » du PCF, égaré dans les méandres de la coexistence pacifique. Les trotskistes participent activement au Comité Vietnam national (CVN), au mouvement du Milliard pour le Vietnam, à l'Association médicale franco-vietnamienne, les maoïstes animent les Comités Vietnam de base (CVB), tous contribuent à faire prendre conscience que la lutte généralisée et organisée de tout un peuple peut faire reculer un adversaire cent fois mieux armé. En 1975 ce sera la prise de Saïgon par l'armée populaire puis la réunification du Vietnam. La suite devait se révéler nettement moins enthousiasmante.

Dans les années de lutte contre la guerre, le slogan scandé : « *Hô, Hô, Hô Chi Minh ! Che, Che, Che Guevara !* » était repris au cours de toutes les manifestations, au grand dam des trotskistes vietnamiens qui étaient, certes, de tous les comités de lutte mais, sachant comment le PCV avait systématiquement exterminé les trotskistes en 1945, souhaitaient un soutien plus critique. Et, de fait, on dut constater qu'après avoir terminé victorieusement sa lutte exemplaire, le PCV se mit à très rapidement édifier une société en tous points comparable à celles de ses homologues du « socialisme réel », avec son parti unique, ses bureaucrates à tous les niveaux, ses magasins et hôpitaux « spéciaux », ses centaines de milliers de prisonniers politiques « à rééduquer », sa police politique omniprésente. Le FLN et l'Alliance des forces démocratiques, qui avaient clamé pendant des années leur volonté d'ouverture à la « troisième force », leur désir d'établir un régime démocratique multipartite, se virent mis sur la touche cependant que pratiquement tous les postes-clés étaient occupés par des « nordistes » ou des gens qui ne devaient leur pouvoir qu'à la confiance qu'ils inspiraient aux « décideurs » du Nord et non pas à la population locale.

La déception se traduisit par l'exode des « boat people » mais elle atteignit également nombre d'« amis du Vietnam » qui avaient nourri bien des illusions pendant la guerre. Pour saisir toute leur amertume il suffit de se reporter aux Mémoires de Laurent Schwartz [1] qui fut un des principaux animateurs du CVN, du Tribunal Russell et qui eut l'occasion en 1968 de rencontrer Hô Chi Minh, Pham Van Dong et de donner une conférence aux cadres syndicaux et politiques de Hanoi : « *Les officiels vietnamiens savaient pertinemment que j'avais été trotskiste, ils passaient là-dessus ; moi je n'ignorais pas qu'ils étaient staliniens et ne me faisais guère d'illusions sur le régime politique qui prévaudrait après la guerre ; j'espérais quand même mieux que ce qui s'est produit* ».

Comment interpréter un tel fiasco ?

L'explication n'est pas simple et donna lieu, à l'époque, à d'ardentes controverses dans la IV^e Internationale. La majorité considérait que le PCV était, certes, de formation stalinienne et nourrissait donc de vives tendances à la bureaucratisation mais elle demeurait résolument optimiste

en raison du combat exemplaire qu'il dirigeait. Il s'agissait pour elle d'une direction révolutionnaire partiellement empirique, susceptible d'évoluer sous l'influence de la mobilisation d'une population politisée, comme en témoignait la large démocratie à la base en contradiction avec le centralisme vertical [2]. A ce point de vue s'était opposée, pendant toute une période, une minorité (essentiellement aux USA) pour qui le PCV n'était qu'un parti nationaliste à base paysanne, doté d'un programme stalinien petit-bourgeois de révolution par étapes (d'abord la révolution bourgeoise...). Seule la poussée des masses l'aurait obligé à dépasser les bornes qu'il avait prévues. Le groupe trotskiste vietnamien en France voyait les choses encore différemment et, *a posteriori*, son point de vue s'est révélé le plus lucide. Certes, le PCV avait été formé dans le moule stalinien de la III^e Internationale, comme son homologue chinois, mais comme ce dernier, il a toujours su manœuvrer pour défendre ses intérêts nationaux sans trop indisposer son tuteur. Il était erroné de le représenter comme un parti petit-bourgeois poussé à l'action par les masses révoltées. Cette poussée n'existait ni en 1941 quand quelques dizaines de militants pourchassés prirent la décision audacieuse de commencer la lutte armée et créèrent le Viêt-Minh, ni dans les années soixante quand le Nord était ravagé par les bombes et le Sud étranglé par l'armée US, les flics et les mercenaires du régime fantoche. Le PCV a su être cette direction combattante, liée aux masses, farouchement décidée à vaincre et à conserver le pouvoir. Mais pour réaliser quoi ? Comme l'ont fait remarquer les zapatistes du Chiapas mexicain les dirigeants d'une lutte armée victorieuse ne sont pas les plus aptes à construire une société civile démocratique en temps de paix. D'autant que la gangrène stalinienne corrodait déjà le Nord Vietnam au plus fort de son combat exemplaire.

Comment décrire l'amertume de l'auteur de ces lignes quand il apprit en 1991, à la lecture du livre de Georges Boudarel [3] qu'en pleine escalade, en 1967, alors qu'il se trouvait au milieu de cette population héroïque, la direction du PCV jetait en prison, sans aucun procès, cent à deux cents vieux militants lors de « l'affaire Hoang Minh Chinh », accusés de « *révisionnisme antiparti* » krouchtchevien. Chinh connut 16 ans d'internements divers sans aucune décision de justice et se trouvait en résidence surveillée jusqu'à sa mort en février 2008. Il n'est toujours pas réhabilité. On avait appris ultérieurement que le propre secrétaire de Hô Chi Minh (de 1945 à 1954) avait fait partie de la même fournée sans que le brave Oncle ne lève le petit doigt pour le sauver [4]. On avait donc affaire à un parti ouvrier bureaucratisé, certes de formation stalinienne, mais différant du parti stalinien standard (comme le PCF) en ce sens qu'il plaçait ses intérêts propres avant ceux de l'URSS. Il sut diriger avec brio une guerre de libération nationale (comme son homologue soviétique pendant la deuxième guerre mondiale) mais se révéla incapable de sortir du moule stalino-maoïste pour construire une société nouvelle en temps de paix.

Actuellement le Vietnam suit globalement l'évolution de la Chine et le culte du billet vert a remplacé celui de Staline mais le pouvoir politique est encore solidement entre les mains des cadres du PCV.

Il est heureux qu'en mai 1968 même les plus pessimistes n'eussent imaginé une telle trajectoire...

P.-S.

* Une première version de cet article a été publiée dans Inprecor en 1998. Il est reproduit avec quelques modifications dans Inprecor n° 538, de mai 2008.

* Jean-Michel Krivine, chirurgien, a fait partie des équipes du Tribunal Russell qui se sont rendues au Vietnam en 1967 pour y enquêter sur les crimes de guerre américains. Il y est ensuite retourné à trois reprises entre 1975 et 1987. Ses voyages sont racontés dans : Carnets de missions au Vietnam (1967-1987) — Des maquis au « socialisme de marché », Éditions Les Indes savantes, Paris 2005.

Notes

[1] Laurent Schwartz, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Éditions Odile Jacob, Paris 1997.

[2] Pierre Rousset, *Le parti communiste vietnamien*, François Maspéro, Paris 1973 (2^e éd. Paris 1975).

[3] Georges Boudarel, *Cent fleurs écloses dans la nuit du Vietnam (communisme et dissidence - 1954-1956)*, éd. Jacques Bertoin, Paris 1991.

[4] *Chroniques vietnamiennes*, édité par le Groupe trotskiste vietnamien, (membre de la LCR) - n° spécial - automne 1997.